

COLLOQUE
ETTY HILLESUM : UNE VIE DÉVASTÉE, UNE VIE RECONQUISE
samedi 29 novembre 2014

Table Ronde : « APPRENDRE AUX GENS QU'IL EST POSSIBLE DE TRAVAILLER A SA VIE INTÉRIEURE »

Président : **Jean-Pierre Nave**, président-fondateur de l'Association Française des Amis d'Etty Hillesum.
avec

Jacques Arènes, psychologue, psychanalyste

Odile Falque, psychologue, psychanalyste

Jean-Michel Hirt, psychanalyste, professeur des universités

Gemma Serrano, théologienne

Michel de Virville, directeur honoraire du Collège des Bernardins.

Intervention de Jean-Michel Hirt

Les notations quotidiennes d'Etty Hillesum, son journal, ont la particularité d'exposer les pensées d'une jeune femme qui, dans les conditions de plus en plus effroyables de la persécution nazie aux Pays-Bas, décide d'entreprendre un travail psychique sur elle-même avec un thérapeute allemand exceptionnel, Julius Spier, lui-même réfugié à Amsterdam pour échapper à « la bête immonde », avant d'être rattrapé par elle.

Le journal de celle que nous avons tous envie d'appeler Etty, tant elle s'adresse à une présence joyeuse en chacun, est la chronique de ce temps de détresse dont nous sommes devenus les héritiers. Il est écrit par une jeune femme qui laisse entrevoir un rayon du divin à travers la beauté d'une âme en corps, avant que les mots ne défailent en elle. Son journal rend aussi compte de la déliaison entre l'humain et l'inhumain, ce nouage qui donnait consistance à la civilité de l'homme occidental, depuis son invention dans le creuset de Rome, Athènes et Jérusalem; or ce nouage a volé en éclats au XXe siècle. Bien sûr, cela n'aura pas été un coup de tonnerre dans un ciel serein, tout au long de l'histoire occidentale, il y a eu des prémises de la haine destructrice de l'autre, que ce soit l'antisémitisme, l'esclavage, la colonisation, et soudain ce formidable retournement de l'agressivité occidentale contre elle-même, contre sa culture, avec la *boucherie* que la Première Guerre mondiale a constituée, une boucherie qui inaugure l'ère des génocides, en commençant par celui de l'Arménie. Mais avec la Seconde Guerre mondiale, et en son épice avec cet avant dernier cercle de l'Enfer, la Shoah, se trouve révélé le dessein sociétal abject du nazisme, né en Allemagne, au cœur de la civilisation européenne : avec la première tentative planifiée pour casser l'espèce humaine, il est arrivé quelque chose d'inouï dans l'histoire des hommes.

C'est à vous, à nous, aux héritiers des voyageurs des trains de la mort, que cette jeune femme, Etty, ne cesse de s'adresser et de demander : après ce que j'ai connu en tant que femme hollandaise et juive, comment allez-vous vivre et aimer, comment vous, après moi, allez-vous penser et travailler à votre vie intérieure ? A quelle dignité allez-vous prétendre ? De quelles infamies serez-vous les auteurs ou les victimes ? Dans une lettre de fin décembre 1942, lettre envoyée du camp de transit de Westerbork, en attente du convoi pour Auschwitz, elle écrit : « Si nous ne sauvons des camps où qu'ils se trouvent, que notre peau et rien d'autre, cela ne suffira pas. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas de rester en vie coûte que coûte, mais la façon de rester en vie. » Et, en femme éprise de l'esprit des Lumières, elle ajoute : « Il me semble parfois que toute situation nouvelle, qu'elle soit meilleure ou pire, comporte en soi la possibilité d'enrichir l'homme de nouvelles clartés. » Elle précise alors *irrévocablement* sa pensée pour la conduite d'une vie humaine : « Et si nous abandonnons à la décision du sort les dures réalités auxquelles nous sommes irrévocablement confrontés, si nous ne leur offrons pas dans nos têtes et dans nos cœurs un abri pour les y laisser décanter et se muer en facteurs de mûrissement, en substances d'où nous puissions extraire un sens, – cela voudra dire que notre génération n'est pas armée pour la vie. »

Si l'inertie ou l'impuissance caractérisent encore tant de nos conduites, ce n'est pourtant pas faute d'avoir lu cette injonction à penser et à travailler autrement, l'urgence à le faire maintes fois reprises dans les *Ecrits* d'Etty, à partir de ces lieux de l'immonde que sont les camps, ces

sinistres emblèmes du XXe siècle, qu'ils soient de travail ou de mort; dans cette même lettre de 42, elle précise : « De l'enceinte même des camps, de nouvelles pensées devront rayonner vers l'extérieur, de nouvelles intuitions devront étendre la clarté autour d'elles ». Mais comment parvenir à ce *travail de culture*, comment accéder à une vie intérieure libérée du ressassement, avec quelle nouvelles clartés tombées des étoiles brillant au-dessus des camps? Dans une lettre de juillet 1943, comment, demande-t-elle, « construire un monde entièrement nouveau », alors que les discours politiques, philosophiques ou religieux ont terriblement fait faillite, comment approcher la vérité avec des mots dénaturés par le mensonge ou l'imposture, comment dire ce qui est arrivé à l'humain, dès lors que la réalité, dans l'espace et le temps de la Shoah, mais aussi du Goulag, mais ensuite au Cambodge, au Rwanda, la réalité a été gouvernée par ce que Freud a nommé la pulsion de mort. Livrés à son pouvoir, des hommes ont enduré leur vie en ployant sous la capacité de destruction systématique que cette pulsion de mort a pu susciter chez d'autres hommes ?

Après la disqualification de l'humanisme en tant qu'idéologie, que reste-t-il pour faire face au monde, au devenir humain, à la dignité humaine qu'Etty Hillesum appelle de ses vœux ? « Et si nous survivons à cette époque, écrit-elle dans sa lettre de 43, indemnes de corps et d'âme, d'âme surtout, sans amertume, sans haine, nous aurons aussi notre mot à dire après la guerre. Je suis peut-être une femme ambitieuse : j'aimerais bien avoir un tout petit mot à dire. » D'autres voix, cet après-midi reviendront sur son ambition d'un « tout petit mot à dire ». Mais relevons déjà dans ses propos, ce « mot à dire » inconsistant et impressionnant à la fois, le mot *âme*, et ce que ce mot peut encore, *en un corps*, signifier dans notre monde.

L'âme, et ses expressions sensibles portées par les langues, manifestent les éléments d'une réalité interne, *une réalité spirituelle*, dont Etty va tenter de faire le contrepois de la pesante réalité matérielle, externe, dans laquelle elle est plongée. La découverte et l'exploration de sa réalité psychique, grâce au transfert avec Spier, aussi atypique qu'il ait été, a ouvert à Etty les voies de l'inconscient ; et c'est en prenant appui sur l'activité de ses pulsions qu'elle va mettre au service de sa construction intérieure toutes ses énergies, afin de découvrir sa réalité spirituelle. L'alliance chez elle des réalités matérielle et psychique avec la réalité spirituelle lui permettra d'affirmer la possibilité d'une humanité différente, fondée sur une âme en corps capable de *faire avec* le mal et la haine, de convertir, à l'instar de Paul de Tarse, la violence en elle, de la faire servir aux progrès de la spiritualité dans un temps dévasté. Elle *renaît d'en haut*, à l'instar du poète, ici Baudelaire, qui déclare à son créateur : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. »

De la régression catastrophique survenue au XXe siècle, Etty enregistre l'amplitude dans ses cahiers et ses lettres : « L'Europe entière, écrit-elle, se change peu à peu en un immense camp (...) – je me demande d'ailleurs combien il restera de gens à l'extérieur si l'Histoire continue à suivre longtemps le cours où elle s'est engagée. » (lettre de fin décembre 42) Pour y faire face, Etty s'installe au bord de l'abîme, dans son « atelier de Titans », et pense d'un même mouvement le chaos dans sa vie personnelle et le chaos généré par la Seconde Guerre mondiale. Son écriture va soulever le poids de l'innommable. Son invention de l'expression « destin de masse », *Massenschicksal*, témoigne de sa clairvoyance clinique : cette expression nomme le symptôme à l'œuvre dans la civilisation. De *la chambre à soi* d'une destinée singulière au 6 de la rue Gabriel Metsu, Etty accède à l'antichambre d'Auschwitz, ces baraques du camp de Westerbok, où s'accomplit la première étape de ce « destin de masse » auquel plus un seul Juif ne doit échapper. La dernière étape aura pour cadre la chambre à gaz. Mais de son vivant, elle a reçu son Seigneur dans sa « chambre haute », comme sa dernière carte postale jetée du train le déclare.

Etty éprouve combien son esprit a été « éclairé et illuminé » dans les « baraques à courants d'air » (22/09/42) du camp; c'est là, dans les camps, que s'invente cet humain qui sera en mesure de prendre en compte l'inhumain surgi de la marchandisation du monde, c'est à partir de là que peut être élaboré le déchaînement pulsionnel qui conduit à la négation de l'homme, à sa

destruction, puis à sa *déchetisation*. Il faut se souvenir de l'acquiescement d'Etty à sa part du « destin de masse », elle à qui le reproche a pu être fait de ne pas avoir cherché à fuir la déportation quand elle en a eu l'occasion, alors même qu'elle prenait acte de ce que le désir et les choix impliqués par la vieille notion de vie personnelle étaient caduques. A l'heure sombre du « destin de masse », c'est l'intrication entre désir et destin qui est modifiée, et le caractère implacable de ce dernier s'impose : « on se retrouve tout simplement avec un destin au lieu d'une vie. » (30/04/42), écrit-elle ; et aussi le 11 juillet 1942 : « Mon acceptation n'est ni résignation, ni abdication de la volonté ». L'accuser *a posteriori* de s'être sacrifiée, ou plus laïquement d'avoir démissionné, est donc vain. Son destin était autre, lié à l'incarnation d'une résistance spirituelle.

La description que donne Etty de l'acceptation d'un « destin de masse », un destin qui ne résulte pas de sa décision, ressemble à une gestation ; celle-ci se déroule en elle, et cette fois elle ne la refuse pas, comme cet enfant qu'elle a brièvement porté avant d'avorter, elle peut même accueillir son étrangeté : « Quelque chose se développe en toi, dit-elle, tu glisses une fois de plus un regard à l'intérieur de toi-même et voilà que quelque chose est arrivé à terme, il ne te reste plus qu'à l'accepter, à l'assumer, à continuer de le porter et à le faire fructifier. » (30/04/42). Mais il s'agit maintenant pour Etty de renaître en soi, non de faire naître hors d'elle. La « fatalité de masse » (11/07/42) qui s'abat sur son peuple, une fois incarnée par elle, exprime son destin, celui de tous les autres Juifs autour d'elle et pourtant le sien exclusivement. Ce destin se confond avec « ce petit morceau d'éternité » (20/06/42) qu'elle emporte avec soi, dans son sac à dos « au milieu d'un wagon de marchandises » ; cette *immanence du vivant* à laquelle elle est parvenue, c'est la fine pointe de son désir de l'*humain* chez l'homme, de l'humain sur lequel plus aucune masse n'aura de prise. Mais c'est cette même masse assumée par elle qui rend ce désir si précieux : lui seul donne accès à une temporalité indexée sur l'infini, lui seul la conforte dans la certitude d'abriter une facette de la vie *pour au-delà de la mort*. Sa conviction que « rien ne peut plus nous être ravi » (11/07/42) l'arrache au doute comme au désespoir. Ses « capacités de vie intérieure », dont le nom de Dieu va devenir le *signe unique*, vont la soustraire au néant d'un « monde saccagé ». Retenons l'audace de sa pensée qui fait du mot « Dieu » une « construction de soutien » (22/06/42) pour mettre en langue sa jouissance dans l'écriture comme sa résistance au désastre, en conférant à ce nom trop commun, « Dieu », la qualité essentielle de l'humain, sa vulnérabilité.

A partir du dégagement de sa réalité spirituelle, d'un narcissisme sans Narcisse, en lien avec l'amour sexuel qu'elle connaît avec Spier comme avec Han Wegerif, en lien avec *la conversion pulsionnelle* à laquelle elle parvient, mais aussi en liaison avec les circonstances d'un temps impitoyable, elle arrive à se reconnaître dans les ombres et les lumières des réalités matérielle, psychique et spirituelle qu'elle abrite. Une vie surabondante jaillit d'elle, une vie à soi qu'elle choisit d'appeler « Dieu », ce « son originel et primitif », dit-elle (22/06/42) ; sur ces nouveaux « fondements » va se construire la « chambre haute » où sera reçu son hôte, l'étranger, l'autre qu'elle en elle, mais venu d'elle. Paradoxe d'une approche de la solitude qui ouvre sur la *dualité*, ce processus de l'individuation personnelle qui brise la clôture narcissique et phallique individuelle ; dualité qui est le ressort de l'expérience intérieure à laquelle Etty convie son lecteur. Ainsi s'éclaire pourquoi cette jeune femme en dehors de toute religion établie, mais lectrice des Ecritures des monothéismes, de Paul en particulier, choisit de donner le nom de Dieu à ces « sources originelles » de vie enfouies en chacun. Leur révélation implique ce décentrement de l'humain, du moi à l'autre, décentrement qui favorise l'ouverture à l'hôte en soi, son accueil, à l'enseigne de l'amante du *Cantique des Cantiques*. Elle y reviendra jour après jour dans son journal, en décrivant ce dont elle jouit : « C'est peut-être l'expression la plus parfaite de mon sentiment de la vie : je repose en moi-même. Et ce moi-même, cette couche la plus profonde et la plus riche où je repose, je l'appelle "Dieu". » (17/09/42)

La dualité exprime la rencontre de ce qui est le *secret* de soi-même – *plus que soi parce que soi avant soi*. La dualité, c'est vivre la passion de *l'être-en-deux* que constitue chaque homme, passion qui est à la fois son tourment et sa salvation. « De fait, écrit-elle, ma vie n'est qu'une perpétuelle « écoute au-dedans », *hineinhorschen* : « écoute au-dedans » de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que « j'écoute au-dedans », en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui « est à l'écoute ». Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu. » (17/09/42)

Cette surabondance de la vie éprouvée au-dedans d'elle-même n'est pas référée à un dieu tout-puissant et transcendant, mais à son « Dieu », à cet aspect spirituel d'elle-même qu'elle saisit à l'extrémité de sa réalité matérielle et psychique. Elle parvient à en jouir lorsqu'elle retrouve, reconnaît et accepte, au-delà de l'insensé de la réalité matérielle dans laquelle elle est plongée, au-delà de la toute-puissance imaginaire de sa réalité psychique, la *nudité* de l'humain, sa fragilité et sa beauté sans limite que seule la réalité spirituelle est capable de recueillir dans sa lumière. Nudité insoutenable au sein du monde, et le vêtement qui cachera toute nudité risque fort de devenir l'écorce, la carapace qui étouffe les potentialités de l'être à nu. A cette nudité de l'humain fait écho la pudeur du divin dans sa relation aux hommes, son retrait comme son silence.

La vulnérabilité de l'humain issue de sa nudité originelle, celle que dans sa première lettre à Spier, Etty éprouve quand elle réalise que « l'on doit tout faire tout seul », comment ne pas l'entendre dans ce que Freud décèle à l'orée de la vie, dans ce qu'il appelle *Hilflosigkeit*, mot difficilement traduit par état de détresse, celle de *l'infans*, celui qui ne sait pas parler et qui, si nu, si démuné, est en chute, *livré-jeté*, dans le monde. Comment ne pas aussi entendre la conséquence de cette nudité *retrouvée* dans la destitution subjective que Lacan nomme le *désêtre*, cette brèche au sein du sujet de l'inconscient qu'il assigne comme but à la cure analytique. Cette nudité, l'angoisse tend à la travestir en la convertissant en symptômes. Retrouver cette nudité du vivant a partie liée avec ce désir de l'étranger auquel chacun est convié dans sa réalité spirituelle.

De la mort vécue en elle et autour d'elle, de se savoir mortelle, savoir devenu assourdissant à son époque, Etty se défait comme d'une peau morte. Sa nudité n'aspire plus à se dérober mais à s'exposer dans l'écriture, à témoigner en corps de ce désir du divin pour l'humain – désir qu'elle pourra transférer en le partageant avec les inconnus du camp ou du wagon bondé. Sa dignité est inséparable de sa nudité, ce que déjà son *érotisme raffiné*, comme elle l'appellait, pouvait faire pressentir. Quand elle se reconnaît dans son double destin, singulier et de masse, dans le cours qu'il imprime à sa vie et à son corps, à la chute de ce corps fait écho le triomphe de la vie qu'elle répand autour d'elle : par ses *Ecrits*, elle est devenue *lettre* de l'humain, celle qui « témoigne pour le témoin », comme le poète Paul Celan l'exige de tout dire humain *d'après Auschwitz*.

La *gloire* de l'humain est ainsi refondée, non sur les prestiges de l'homme, mais sur sa nudité. Dès lors, il est acquis, grâce à Etty, que les limites de l'immonde ne se trouvent pas dans le monde extérieur où règne la démesure, mais dans cette capacité de l'être à s'ouvrir à l'expérience de l'insensé. C'est à partir de ce point de non retour que peut s'inventer un passage vers la réalité spirituelle, là où le savoir de mort s'efface devant le désir de vie. Dès lors la masse, dont le camp est le lieu du destin, permet de démontrer la possibilité de l'humain nouée à sa nudité, plutôt que soudée à sa férocité.

Comment vivre en ce monde miné par l'immonde sinon, *d'après Etty*, en accédant à cette « vie intérieure productive et confiante » où les mots deviennent porteurs de notre nudité, où les mots témoignent du souffle, du corps, du *trésor caché* en nous.

Jean-Michel Hirt

Présentation

Je remercie le Collège des Bernardins de nous accueillir ici, tout particulièrement Antoine Guggenheim, qui a dirigé le Pôle de recherches, et donné sa chance au séminaire « Construction de l'humain ». Bien sûr, je remercie Gemma Serrano qui a tant œuvré pour la réussite de ce séminaire et de ce colloque, ainsi que Karima Berger, Présidente de l'Association des écrivains croyants, sans l'aide de qui ils n'auraient pas eu lieu.

Etty Hillesum est née en 1914, et nous sommes ici un siècle plus tard à évaluer les dégâts du temps passé, de cet impitoyable XXe siècle avec ses deux guerres mondiales, ses génocides, ses camps où se sont entassés tant de personnes déplacées. Aujourd'hui la dévastation du monde se poursuit ailleurs qu'en Europe, à quelques heures d'avion.

Etty a vécu au cœur de l'immonde créé par le nazisme et elle nous a laissé, comme une bouteille jetée à la mer, ses *Ecrits* sur lesquels nous allons tous ici nous pencher avec émotion et intelligence. Comme des millions d'autres Juifs, elle a été exterminée à Auschwitz, mais elle a triomphé dans sa vie intérieure de la destructivité nazie. La révolution psychique à laquelle elle est parvenue, avec ses conséquences spirituelles, vient confirmer la capacité d'une « petite bonne femme de 27 ans », porteuse de son « amour très fort de l'humanité », à mettre en échec la culture de mort et la massification du moi, à l'œuvre dans nos sociétés, quelles que soient leurs formes historiques. Nous savons en effet qu'à travers ses pensées, il s'agit d'inventer l'avenir de chacun. La reconquête de sa vie par temps de détresse, c'est à quoi elle s'emploie grâce à l'écriture et à l'analyse. Ce sont les deux axes autour desquelles vont se déployer nos échanges.

Réjouissons-nous d'avoir la chance de partager ensemble une journée de réflexion à propos d'une jeune femme qui nous offre la possibilité de construire notre humanité, d'en jouir, à la faveur d'une vie intérieure retrouvée.